



Numéro : 17

Juillet 2009



Portrait du général Bernard Gaudens Tatareau (1855)

L'AGRICULTURE À ALLES EN 1929.

Les résultats du premier questionnaire ont mis en évidence le grand nombre d'exploitations pratiquant la polyculture où dominait le blé (125 ha). Les pommes de terre occupaient 45 ha et le tabac 41.

La vigne (34 ha) ne subsiste plus que sur moins de 5 petites parcelles. Parmi les céréales, le maïs est devenu largement majoritaire au détriment du blé et du seigle qui, lui, semble avoir disparu. La culture des pommes de terre qui étaient destinées à l'alimentation humaine et animale s'est aussi considérablement réduite.

Avec les remembrements effectués vers 1960 les exploitants agricoles ont regroupé leurs parcelles.

La culture de la fraise sous serres s'est développée au cours des vingt dernières années. On rencontre de plus en plus de champs de colza.

En conséquence, les cultures moins diversifiées, s'étalent sur des parcelles beaucoup plus vastes entraînant un changement radical du paysage.

Questionnaire n°2.

La commission communale était ainsi constituée :

Membres : Bertounesque, Bazadet, Pradier, Richard, Marès, Marty.

Secrétaire : Pialevit.

Enquêteurs auxiliaires : Perrier, Ribe.

1°) Répartition des propriétés agricoles :

- Biens des particuliers :
 - . 124 dont 80 exploitations viticoles,
 - . 673,60 ha cultivés sur 835.
- Main d'œuvre agricole :
 - . 107 exploitants dont 20 métayers,
 - . 252 membres de la famille de l'exploitant dont 118 hommes (dont 80 bouviers) et 134 femmes (dont 10 bergères).
 - . 33 ouvriers permanents,
 - . 25 journaliers et journalières.

SOMMAIRE

RUBRIQUE MÉMOIRE

L'agriculture à Alles en 1929 par Michel ROBIN (Pages 2 et 3)

Souvenirs de bals par Norbert MARTY (Pages 11, 12 et 13).

Une demeure de caractère : La Pêchère par Gérard MARTY (Pages 21, 22, et 23).

RUBRIQUE PASSION

Le feuillardier regarde la lune par Gérard MARTY (Pages 4,5 et 6).

À Besse en Périgord : rencontre avec la sculpture romane par Jean-Pierre VERDON (Pages 7, 8, 9 et 10).

RUBRIQUE OCCITAN

Del temps que lo bestium parlavan per Gérard MARTY (Pages 14,15 e 16).

Au temps où les bêtes parlaient par Gérard MARTY (Pages 14,15 et 16).

Onte Pierilha aguèt paur per J. R. BOUSQUET (Pages 16,17,18 e 19).

Où Pierrot eut peur par Jean René BOUSQUET (Pages 16,17, 18 et 19).

E oblidatz pas (page 20).

Et n'oubliez pas (page 20).

RUBRIQUE ACTUALITÉS

Mise en place de la cloche "Marie-Laurence" (Page 20).

Sur votre agenda (Page 24).

2°) Artisans	Nombre
Maréchaux-ferrants	2
Charrons	2
Entrepreneurs de battage	3
Entrepreneur de distillation	1
Maçon	1

A) L'OUTILLAGE.

	Nombre
Brabants doubles	100
Faucheuses	100
Faneuses	80
Moissonneuses-lieuses	3
Puvérificateurs à vignes	6
Batteuses	4
Pressoirs	2
Alambic	1
Machines à vapeur	3
Scieries mécaniques	2

Note complémentaire : Les statistiques agricoles de 1836 et 1882 ont été traitées dans l'ouvrage : "Alles-sur-Dordogne, une histoire" de Michel Robin aux éditions du Roc de Bourzac (2005).

Une étude portant sur l'année 1920, et notamment le travail des exploitants agricoles dans son cycle annuel, a été effectuée par Fernand Marty et relatée dans les bulletins d'informations communales de 1992 à 1994. Il notait ceci : *"La principale activité était le travail de la terre : 95 exploitations agricoles dont la surface variait entre 3 et 7 hectares. Les rendements étaient faibles à cause de l'insuffisance de la préparation des sols mais quelques fermes dont celle de Lamillial et de Maison Neuve se distinguaient par la quantité et la qualité de leurs produits. Il était récolté du blé, du seigle et du maïs mais le tabac était le plus répandu avec une centaine de planteurs.*

Michel ROBIN

Secrétaire de l'Association "Jeunesse Alloise".



La forge Boisset à Reilhac vers 1930

Il était aussi produit du vin, des bêtes de boucherie, des volailles et du poisson pêché aux engins dans la Dordogne entre Limeuil et le pigeonnier du Bourg."



L'entreprise de battage Lesvigne avant la guerre 1939-1945

(Illustrations : collections particulières)

LE FEUILLARDIER REGARDE LA LUNE (suite).

Après la coupe effectuée en pleine lune, le feillardier procède au fendage des tiges stockées dans la cabane.

La fente est amorcée sur l'extrémité à la base de la tige en utilisant le nez de la serpe. La fente initiale est élargie en manœuvrant la serpe vers le haut et vers le bas.



Amorçage de la fente d'une tige

Dès que l'ouverture est assez large, la tige est placée sur le fendoir du banc de travail. C'est là que le feillardier va poursuivre la séparation de la tige en deux parties égales.



Ouverture de la tige sur le fendoir

Toute la difficulté de l'action consiste à poursuivre la séparation en s'assurant qu'elle passe toujours par le centre de la tige. Guider la fente tout au long de la tige de châtaignier reste le geste technique qui demande l'apprentissage le plus assidu. Pierre affirme qu'il faut une bonne saison de travail pour éviter toute déconvenue.



*Pierre le feillardier
par Jacques SARABEN*

Le feillardier tient la tige à deux mains, de part et d'autre du fendoir et c'est par pression de l'une ou de l'autre qu'il guide l'ouverture le long de la moelle qui est au centre de la tige. Un nœud peut suffire pour faire dévier l'ouverture, ce qui aboutirait au rebut du feillard.



La séparation sur le fendoir

Pierre fend une tige tout en donnant les explications. Il indique pouvoir travailler sans regarder le résultat, se fiant uniquement aux pressions qu'il ressent dans les mains et aux bruits que fait la tige en éclatant.



Poursuite de la fente d'une tige

Ainsi le fendage peut se poursuivre tard le soir par faible lumière ou à l'éclairage d'une lampe à carbure. Les tiges sont stockées sur un côté de la cabane dans l'attente de la finition au couteau plat à deux manches couramment appelé plane.

C'est le matin, au meilleur de la lumière, que le feuillardier procède à la finition ou planage : encore une opération qui demande beaucoup de savoir-faire. Les tiges fendues la veille sont reprises une à une.

Chaque tige est fixée en son milieu sur l'étau du banc de travail. Il s'agit de lisser la surface obtenue au fendage et donner au feuillard des dimensions régulières en largeur (2 à 3 cm) et en épaisseur (0,5 à 1cm).



Planage d'une tige

Le maniement de la plane est délicat, c'est un outil dangereux. L'opération se faisant en tirant vers soi, la plane tranchante comme un rasoir, le feuillardier porte un tablier protecteur. Ayant solidement fixé la tige, le feuillardier enlève les copeaux en observant les lignes de croissance de la tige. Ces lignes doivent se poursuivre d'un bout à l'autre. Les copeaux iront plus tard augmenter l'épaisseur de la toiture et participer au confort de la cabane.

Quand l'opération est terminée sur un côté, le feuillardier reprend la tige dans l'autre sens pour aboutir au même résultat sur l'autre partie. Il termine le travail en enlevant un copeau de 10 centimètres à l'extrémité sur l'envers qui conserve l'écorce. C'est là que le cercle se refermant, les extrémités chevaucheront pour former le cercle de barrique. Les feuillards terminés sont groupés par paquets de cinquante et ligaturés.



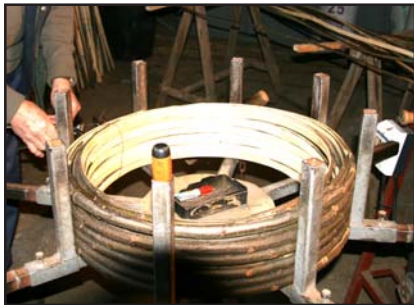
Finition sur l'extrémité des feuillards pour le chevauchement

Le feuillardier peut aussi livrer le feuillard préformé en forme de cercle. Il utilise pour cela une cintruse. Quand le cintrage se faisait sur le chantier, la cintruse à manivelle se manœuvrait à la main. Pierre transporte les paquets de feuillard chez lui où il peut utiliser une cintruse électrique.



Cintrage d'une tige de feuillard sur une cintruse électrique.

Dès que la tige de feuillard est cintrée, le feuillardier la place sur un moule qui lui permet de confectionner des couronnes de 80 cm de diamètre. Il monte d'abord la couche externe où chacune des 6 lattes de feuillard est ligaturée. À l'intérieur de cette couche il placera 3 nouvelles couches.



Couronne de feuillard sur son moule

Quatre couches à six rangs font que les couronnes sont de 24 lattes de feuillards. À partir d'un paquet de 50, on obtient deux couronnes. Les deux tiges restantes devaient compenser les risques de casse au cintrage.

On remarque que le chiffre 24, multiple de 4, 6 et 8, permet de garnir un nombre exact de barriques, qu'elles soient bordelaises à 4, bourguignonnes à 8 ou charentaises à 6 feuillards.



Couronnes de feuillard en attente de départ

Pierre écoule facilement sa production auprès d'acheteurs des régions bergeracoise, bordelaise et charentaise.

Le travail du feuillard se termine courant juin. Pierre commence alors une autre activité liée à l'exploitation du châtaignier : la confection de piquets de vigne. C'est ce que les gens du métier appellent la "marchandise blanche" car les piquets sont pelés. Cette production l'occupera durant l'été et jusqu'au départ de la nouvelle campagne vers le 15 octobre.

Selon Pierre, 2 ou 3 autres feuillardiers opèrent sur le canton. Ils sont également propriétaires de parcelles boisées et recherchent une activité complémentaire à leur retraite.

Gérard MARTY

(Photos Jacques SARABEN)

À BESSE EN PERIGORD : RENCONTRE AVEC LA SCULPTURE ROMANE



Le village de Besse dominé par la haute silhouette de son église.

À la limite sud-est du département de la Dordogne, à moins de cinq kilomètres de Villefranche-du-Périgord, le petit village de Besse s'étale harmonieusement sur la pente d'un coteau.

En position dominante, l'église romane atteste l'origine médiévale du lieu. Ce monument, apparemment modeste, tout à fait dans l'esprit des édifices ruraux du Périgord, est en fait un patrimoine d'exception, qui doit sa notoriété à son remarquable portail sculpté. Inscrit à ce titre au patrimoine mondial (U.N.E.S.C.O.), il mérite une visite.

Partons à sa rencontre.



Abri en pierres sèches aux abords du village

(Photos Gérard MARTY)

**MAIS AUPARAVANT, QUELQUES
CLÉS POUR ENTRER DANS
L'UNIVERS DE LA SCULPTURE
ROMANE.**

UN ART NOUVEAU.

Riche et originale, ainsi peut-on définir la sculpture romane. C'est d'ailleurs à cause même de cette originalité que cette sculpture n'a eu droit de cité que très tard en histoire de l'art. Ce n'est en effet qu'au milieu du XIX^e siècle, qu'elle fut enfin reconnue.

Jusqu'alors, sa spécificité, voire son étrangeté, la faisait rejeter par des générations qui ne reconnaissaient comme « beau » que la fidélité aux canons de l'antique et à la pureté de leurs lignes.

Or par rapport à cette référence au classicisme grec et romain, l'art roman était, pour employer un mot d'aujourd'hui, un art « décalé ».

Décalé pourquoi ?

C'est que la sculpture romane ne prenait la suite de rien. En effet entre les V^e et XI^e siècles, on constate dans les monuments religieux, une absence quasi-totale de la sculpture monumentale ; seuls l'art funéraire (le sarcophage) et l'« antependium » (le devant d'autel) avaient mobilisé le ciseau de l'ornemaniste. Ainsi, n'ayant pas à subir le poids d'une tradition et de ce fait entièrement libres, commanditaires et sculpteurs pouvaient donc « inventer » un mode d'expression novateur, propre à répondre à la mentalité du moment et aux objectifs qu'ils se fixaient.

Ce fut le cas.

Le fondement de cet art nouveau, reposait sur une logique inconnue jusqu'alors. En effet son but premier n'était pas, à la différence des productions artistiques antérieures de caractère profane, la recherche de la beauté formelle. Son objectif était ailleurs. Il consistait à se vouer à un dessein autrement ambitieux : assurer par des thèmes choisis, la propagation et la sublimation du message chrétien.



(Photo Josette MARTY)

Sarcophage de Sainte Quitterie à Aire-sur-Adour (V^e siècle)

D'où ce souci permanent de l'artiste : l'expressivité, puisqu'il ne fallait pas seulement « donner à voir » mais surtout « donner à comprendre ». Pénétré de cette ambition, le sculpteur, dans sa volonté de « dire », considérera la visée esthétique comme secondaire, et asservissant la forme à l'idée, fera naître dans la pierre des représentations d'un genre nouveau. Ainsi, la sculpture romane abandonnera la grâce de la statuaire en ronde bosse de l'antique, au profit d'un bas-relief ardent et incisif qui n'hésite pas à se jouer des proportions pour donner à l'œuvre un plus grand pouvoir de conviction.

De surcroît pour donner plus de force à l'œuvre, on utilisait le symbole comme « outil » de communication, c'est-à-dire la représentation d'un choix de thèmes et d'images, considérés comme suffisamment évocateurs pour conduire l'esprit du croyant vers les vérités supérieures. On puisait alors essentiellement dans le vivier biblique ou la vie des saints, comme l'avaient fait auparavant les illustrateurs des manuscrits.



*Manuscrit du XIII^e siècle
représentant Saint Jean symbolisé
par l'aigle tenant la lettrine illustrée*

LE GOÛT DU TEMPS.

Il faut enfin avoir à l'esprit, que ces réalités s'exprimaient dans un monde où la place de l'imaginaire et la fascination de l'insolite voire du fantastique étaient suffisamment considérables pour influencer sur l'expression artistique et envahir la sculpture.

Il ne faut donc pas chercher ailleurs l'explication de la présence de représentations oniriques qui voient se côtoyer des animaux exotiques et des monstres imaginaires.

OÙ SCULPTER ?

L'architecte roman de son côté, poursuivait un but grandiose, l'édifice qu'il créait, devait être le point de convergence d'un ensemble d'éléments de caractère symbolique, réunis pour rendre ce lieu à la fois sacré et digne d'accueillir la présence divine. C'était en quelque sorte une transposition du « saint des saints » biblique.

L'église monument régnait donc en souveraine et dans ce contexte du primat de l'architecture, la sculpture devait accepter de lui être subordonnée. C'est ainsi qu'elle dut composer avec les emplacements qu'on lui assignait, presque toujours des zones de soulignement (façades, piédroits et voussures des portails, encadrements des fenêtres, chapiteaux, modillons des corniches) qui étaient à la fois des lignes de partage et des points d'équilibre autour desquels s'articulait le monument. Pour des sculpteurs qui adhéraient avec foi au projet, il paraissait naturel de s'adapter au cadre défini, même si les lieux ainsi imposés ajoutaient de la complexité au traitement de la forme. Soumise à l'architecture, la sculpture, n'en jouait pas moins un rôle important.

Cette « valeur ajoutée » venait au plan décoratif rehausser la « Maison Dieu » et contribuait par ses thèmes à amplifier le rayonnement du monument. Etroitement associée au bâti, la sculpture apparaît donc comme l'accompagnement naturel de la construction romane.

Les grands axes qui gouvernaient la sculpture romane, étant ainsi définis, on comprend que la double réponse à « l'ambition de dire » et « l'astreinte à des lieux d'élection imposés », ait conduit les imagiers qui devaient transposer ces exigences dans la pierre à « déformer les formes ». C'est ainsi que l'on verra s'allonger les personnages sur le champ étroit des voussures ou se tordre les corps sur les chapiteaux, sachant toutefois que ce contexte particulier n'a pas eu pour effet de stériliser le talent, le sculpteur de génie ayant toute latitude à l'intérieur de ce cadre pour exploiter ses dons.

LA SCULPTURE DÉCORATIVE FAIT EXCEPTION.

Nous venons de souligner que la sculpture romane historiée, ne devant rien aux époques qui l'ont précédée, échappait à la contrainte de la référence à des modèles, lorsqu'elle mettait en scène des représentations animées (personnages ou animaux) à caractère signifiant.

La sculpture simplement décorative échappe par contre à ces règles, elle sort en effet du champ de « l'image message » pour remplir un objectif plus simple : orner.

Rien ne s'opposait alors, à ce que l'on prolonge en matière de décoration une tradition venue du fond des temps. La grammaire ornementale romane s'est ainsi inscrite comme le prolongement d'un patrimoine artistique qui avait accompagné l'histoire humaine.

On voit ainsi sur les corniches et les chapiteaux, fleurir entre la feuille d'acanthé et le rinceau, mille répliques des motifs venus de l'antique. Sans négliger le fait que ces thèmes décoratifs désormais assimilés et revisités par le christianisme, prenaient parfois un sens symbolique.

QUEL RÔLE POUR LA SCULPTURE ?

Le concepteur du programme, qui est souvent l'architecte, (et la plupart du temps un clerc) détermine le thème, le sculpteur grave le message dans la pierre, reste un dernier protagoniste, celui qui regarde, en l'occurrence « le fidèle ».

On sculptait en effet, pour la gloire de Dieu, celle des saints ou l'illustration des textes sacrés, mais avec en contrepoint un objectif évident : l'édification des membres de la communauté chrétienne.

Édification d'autant plus nécessaire que le monde médiéval vivait dans l'oral. Lire et écrire était réservé à une petite minorité et les textes (rares) échappaient donc au commun.

On comprend dès lors l'immense impact que pouvait avoir la sculpture dans ce monde sans images et, outre sa fonction ornementale, son rôle éminent de représentation.

Elle attestait (en rendant lisible les vérités de la foi).

Elle illustrait (en transposant la parole en figuration).

Elle stimulait (en alertant le regard pour éveiller la conscience).

Elle moralisait (en exaltant la vertu et en stigmatisant le péché).

Elle était enfin support pédagogique, pour les clercs qui en assuraient le commentaire.

Jean-Pierre VERDON

À suivre.

SOUVENIRS DE BALS.

Norbert MARTY, horticulteur en retraite a, dans sa jeunesse, animé les bals des environs. Il a vécu les bals clandestins pendant la dernière guerre. Dès la fin des hostilités, il a créé un orchestre pour faire face à l'explosion des bals qui accompagnaient obligatoirement les fêtes votives et drainaient toute une jeunesse avide d'amusements. Norbert a bien voulu confier au "Chalelh" quelques souvenirs de cette époque.

L'orchestre marchand de bois.

Sitôt la guerre finie, les salles de bal se multiplièrent. Les premiers installés voyaient d'un mauvais œil des concurrents ouvrir d'autres salles en faisant venir de nouveaux orchestres.

Nous fûmes contactés par un organisateur d'une bourgade du côté de Vergt pour lancer une salle nouvelle.

Il nous expliqua qu'il y avait dans ce village déjà une salle avec son orchestre du pays. Cet orchestre, fidèle à son premier employeur, ne voulait pas jouer pour un concurrent. L'homme cherchait donc un orchestre apportant de la nouveauté mais si possible pas trop cher. Cette dernière considération l'avait amené à rejeter les formations de Périgueux, cotées et donc chères. Il précisa - nous étions encore en période de restrictions - que le propriétaire de la salle existante était épicier et avait menacé la population de refuser de prendre les tickets de rationnement à toute personne qui aurait été vue au bal dans la nouvelle salle.

Cette atmosphère de conflit qui se dessinait n'était pas pour nous déplaire mais il fallait d'abord se mettre d'accord sur le prix. Le promoteur était coriace en affaires et la discussion fut âpre.

Finalement le marché fut conclu aux conditions suivantes : la moitié du prix en espèces après le bal, l'autre moitié serait remplacée par une brasse de bois de chêne à prendre le soir même en rentrant au Bugue.

Mon père accepta cette offre car il fallait bien aussi se chauffer et le travail d'horticulteur ne nous laissait pas le temps d'aller en forêt couper les arbres.

Le soir dit, l'orchestre Marty, arrivé avec la camionnette qui transportait les hommes et le matériel, était au complet.

Poussés par la curiosité, les gens s'approchèrent dès les premières notes. Ils n'entraient pas mais voulaient entendre cet orchestre inconnu qui venait du Bugue. Une ville qui leur semblait aux confins du Périgord quoique distante de 20 kilomètres car ils étaient plus enclins à aller à Vergt ou Périgueux.



La camionnette C4 en attente de départ

Tout à coup, un jeune homme, un peu fou qui disait être arrivé de Paris, entra.

Il serra la main de chacun de nous avec déférence et enthousiasme comme s'il s'était agi des musiciens de l'orchestre Jacques Hélian ou Ray Ventura.

La musique commença fort. Le jeune homme se mit en transes. Comme nous étions en étage, il n'arrêtait pas de monter et descendre les escaliers pour dire aux curieux, surtout des filles, qui écoutaient sans se décider à entrer :

– Ils sont formidables, à Paris je n'ai pas vu mieux !

Après une demi-heure, malgré les gesticulations du jeune homme et notre musique au plus fort, le bal était toujours vide ! L'interdiction semblait porter ses fruits mais on sentait une hésitation de plus en plus grande dans le groupe qui observait à la porte.

Dans notre région, le swing en était à ses débuts. Nous en connaissions un particulièrement rythmé qui s'intitulait : "Madame Swing". Je proposais à mon père qui était au saxo d'attaquer cet air aux grands éclats sonores et je dis à Yvan le batteur de se déchaîner sur les cymbales.

Notre ami, le parisien, n'y tenait plus, accélérant ses montées et descentes d'escalier.

D'un seul coup le verrou sauta, l'escalier n'était pas assez large pour accueillir les danseurs et les danseuses, la salle se remplit, la partie était gagnée. Le bal se poursuivit jusqu'à deux heures du matin.

L'organisateur nous donna la somme convenue, restait à aller chercher le bois. Il se munit d'une lanterne et nous conduisit dans les bois par des chemins défoncés. Nous chargeâmes les quatre stères de bois sur la camionnette après avoir placé les instruments dans la cabine.

Il était maintenant trois heures, nous étions harassés et ne pensions qu'à rentrer au Bugue pour enfin nous coucher.

Mais voilà qu'au moment de partir un des danseurs nous demande de le ramener à Cendrieux ce qui faisait un sérieux détour. Mon père eut beau lui expliquer que la camionnette était en surcharge, la cabine complètement occupée par les instruments, il ne voulut pas en démordre. Finalement il fit le voyage debout sur le marchepied accroché d'une main au montant de la portière.

C'était un de ces gars toujours seuls dans les fêtes, un de ces piliers de bals qui viennent noyer leur célibat et leur solitude dans l'ambiance musicale et les coups de rouge. Passablement éméché, il ne se rendait pas compte du danger, chantait et riait dans cette inconfortable position. Heureusement l'auto ne dépassait pas le 40 à l'heure !

Après plusieurs détours dans la nuit, enfin arrivés devant la porte de sa maison, nous pensions en avoir fini avec lui et rentrer le plus vite possible au Bugue.

C'est alors qu'il nous annonça avec le plus grand sérieux :

– Bon maintenant vous allez finir d'entrer, on va faire le tourin !

Nous refusâmes tous, alors il se coucha devant la voiture et nous fûmes contraints d'accepter son offre et de le suivre jusqu'à sa ferme à demi abandonnée dans laquelle il vivait seul.

Il alluma le feu dans la cheminée, posa deux têtes d'ail sur la table et dit :

– Pelez une dizaine de gousses pendant que je mets la poêle à chauffer !

Puis s'adressant directement à moi :

– Maintenant, il me faut un mec sérieux !

Vu son état, je ne voyais pas où il voulait en venir. Puis me tendant deux bouteilles, il ajouta :

– Un gars sérieux pour aller tirer à boire !

Il s'en suivit un immense éclat de rire !

Yvan et moi le suivîmes donc à la cave où je me dirigeais aussitôt vers la barrique qui avait un robinet mais il m'arrêta :

– Non ! pas celle-ci, il y a trop longtemps que je l'ai entamée. Pour une fois que j'ai des invités nous allons entamer une barrique pleine !

Avec la lampe électrique, il désigna une barrique et, après y avoir soufflé deux ou trois fois dedans, me tendit un tuyau qui pendait entre des toiles d'araignées : il allait falloir siphonner le vin en introduisant le tuyau dans la barrique par la bonde. Et je compris pourquoi il avait demandé un gars sérieux pour tirer à boire : le tuyau étant plus gros que le goulot de la bouteille, l'opération allait s'avérer délicate.

Il nous tendit la lampe et remonta à la cuisine s'occuper du tourin dont il avait provisoirement confié la surveillance à mon père.

Ce qui devait arriver, arriva : après deux ou trois aspirations infructueuses, le vin afflua avec force. J'essayais de réduire le jet et n'y arrivais qu'à moitié. Quand les deux bouteilles furent remplies, nous pataugions dans une flaque de vin et j'en avais même dans les souliers.

Ayant confié les bouteilles à Yvan, je désamorçais le tuyau et remis la bonde sur la barrique.

À la cuisine, le tourin bouillait. Notre hôte taillait dans la soupière de fines tranches de la tourte de pain rassis. De temps en temps il égalisait les tranches et ajoutait une pincée de poivre.

L'opération salage s'avéra beaucoup plus longue et délicate. L'homme prenait une cuillerée de bouillon, soufflait dessus, goûtait puis ajoutait une pincée de sel. L'opération se renouvela tant de fois qu'à la fin nous nous demandions quelle préparation nous serions obligés d'ingurgiter pour ne pas vexer notre hôte.

Le tourin fut blanchi, forcément. L'homme sépara le jaune et le blanc d'un œuf. Il fit tomber le blanc de l'œuf dans le bouillon en pleine ébullition. Il ajouta au jaune un filet de vinaigre, mixa le tout dans une louche avant de le jeter dans le bouillon retiré du feu. Toutes ces opérations étaient accomplies avec le cérémonial digne d'une messe de première communion.

Enfin il trempa la soupe et chacun approcha sa chaise de la table.

Ce tourin fut une merveille ; l'assaisonnement en poivre et sel trouvait un équilibre sublime. Le chabrol devenait après ce tourin un plaisir des plus rares !

Bien sûr, il fallut se servir une seconde fois et faire un nouveau chabrol !

C'est vers les 6 heures du matin que nous repartîmes au Bugue. Inutile de dire que la journée de travail dans les jardins fut longue !



Marty, père et fils, avant le départ pour un bal avec la camionnette

À suivre.

Norbert MARTY

(Illustrations : collection de Norbert MARTY)

DEL TEMPS QUE LO BESTIUM PARLAVAN.

Lo gal del mairilhier.

Un meitadier aima pas se trobar rasis de son patron. Quò es pas una vita de partejar cada uò e cada polet. Quò es un pauc parièr entre un mairilhier e son curat : tròp prèp quò bota lo gigonha.

Dins una parròquia del renvèrs sarladès, lo mairilhier, en mai d'estre campanièr comunal fasiá 'nar una borieta. Sa femna fasiá venir tot aquel bestialon de bassa-cort dempuèi las polas e un gal dusca de las quitas pintardas.

Ailàs lo mairilhier èra lo pus pròche vesin del curat : sa bassa-cort tocava lo jardinon de la cura. Quand lo curat disiá :

– Avètz aquí un bèl tropèl de polets ! lo mairilhier podiá pas far mens que de li portar un polet tot plumat lo diumenc d'après.

De son costat, Mossur lo curat era tanben embestiat pel bruch de tota aquela polalha rasis sa glèisa : lo gal cantava al moment del Kyrie e las pintardas credassavan coma de las fòlas tanleu que quicòm s'aprovava de l'ostal e subretot quand lo monde venián a la messa granda d'onze oras.

Mas çò que desplasiá lo mai al curat qu'èra quand aquel arpalhand de gal veniá gratar dins son jardin !

Lo pastor, pacient coma un sent de son breviari, endurava lo gal mai las pintardas que son tanben de las bèstias del Bon Dieu.

Justament, un dissabte matin, lo curat legissiá son breviari sul pas de la pòrta. Soscava a quel boriaire d'autres còps, Booz, que disiá a sos segaires de laisser deus espices per la terra, per fin que las glenairas poguèssen trobar de que minjar.

AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT.

Le coq du bedeau.

Un métayer n'aime pas être trop près de son patron. Ce n'est pas une vie de partager chaque œuf et chaque poulet. C'est un peu pareil entre le bedeau et son curé : trop près, il y a de la zizanie.

Dans une paroisse sarladaise, le marguillier, en plus d'être sonneur de cloches appointé par la commune, exploitait une petite ferme. Sa femme élevait toutes les volailles : poules, coq et même pintades.

Malheureusement le marguillier était le plus proche voisin du curé : sa cour jouxtait le jardinet de la cure. Quand le curé disait :

– Vous avez là de beaux poulets ! le bedeau se sentait obligé de lui faire porter un poulet prêt à cuire le dimanche suivant !

De son côté, Monsieur le curé était aussi très ennuyé par le bruit que faisait toute cette volaille près de l'église : le coq chantait au moment du Kyrie et les pintades criaillaient comme des folles sitôt qu'on approchait de la maison et principalement quand les gens venaient à la grand-messe de onze heures.

Mais ce qui déplaisait le plus au curé, c'était lorsque ce gredin de coq venait gratter dans son jardin !

Le prêtre, patient comme un saint de son bréviaire, supportait le coq et les pintades estimant qu'elles étaient aussi des bêtes du Bon Dieu.

Justement, un samedi matin, le curé lisait son bréviaire devant sa porte. Il réfléchissait à ce fermier d'autrefois, Booz qui disait à ses moissonneurs de laisser des épis à terre afin que les glaneuses puissent trouver de quoi se nourrir.

E Ruth, la glenaira, qu'èra joina e polida ! Al jorn d'anuech las mecanicas obludan fòrsa espices mas degun pus vai glenar. E lo curat pensava que l'istòria de Booz e Ruth podriá li servir dins son presche de diumenc que deviá apelar a donar per lo denièr del culte ! E vei-quí la Maria que arriba levant los braces e credant :

– Mossur lo curat, Mossur lo curat, lo gal, lo gal dins vòstres ceses ! e es pas tot sol. A menat totas sas polas mai la cloca emb dos dotzenas de poletons !

La curat pausèt son breviari e trapèt l'agulhada que li serviá a virar las polas. Un còp d'agulhada bien ajustat e lo gal de cambas en l'air !

Lo curat lo portèt a la Maria per lo sagnar e lo plumar :

– Lo minjarem doman !

Maria se zo faguèt pas dire dos còps, prenguèt lo gal, lo cotèl èra desjà prèste !

Mas lo curat anguèt a la gleisa pregar de ginolh e engrunar una bona diesena de chapelet. Sentiá plan que lo Diable l'aviá entrepautat per li far cometre lo pecat de colèra. Un dels sèt pecats capitals que vos mènan tot dreit en infèrn. E pensava tanben al bolhon mai que bon que la Maria li serviríá après la messa ! La golardisa, autre pecat que val l'infèrn ! E que dire al mairilhier ? De segur una messorga ! Quò fai belcòp per se presentar davant Sent Peire e li damandar de virar la clau quand l'òm a fàch son temps sus terra !

Coma surtiá de la gleisa, arribèt lo mairilhier en téner un cat redde mòrt.

– Mossur lo curat, vostre cat a limpat sus la teulada e s'es frostit lo còl !

Lo curat que saviá son cat panaire coma una agaça, ne'n pensèt pas mai e diguèt :

*Et Ruth , la jeune et jolie glaneuse !
Aujourd'hui les machines laissent
beaucoup d'épis mais personne ne va
glaner. Et le curé pensait que l'histoire
de Booz et Ruth pourrait lui servir dans
son prêche de dimanche où il devait
appeler à donner pour le denier du
culte ! Et voici que Maria arrive, les
bras au ciel, criant :*

*– Monsieur le curé ! monsieur le curé !
le coq, le coq dans vos petits pois ! il
n'est pas seul. Il a amené toutes ses
poules et même une mère poule avec ses
deux douzaines de poussins !*

*Le curé posa son bréviaire et prit la
perche qui lui servait à éloigner les
poules. Un coup bien ajusté et voici le
coq les pattes en l'air !*

*Le curé le donna à Maria pour le
saigner et le plumer :*

– Nous le mangerons demain !

*Maria ne se le fit pas dire deux fois.
Elle prit le coq, le couteau était déjà
prêt.*

*Mais le curé s'en alla à l'église prier à
genoux et dire une bonne dizaine de
chapelet. Il sentait bien que le Diable
l'avait poussé à commettre le péché de
colère. Un des sept péchés capitaux qui
vous envoient tout droit en enfer. En
outre, il pensait à l'excellent bouillon
que Maria lui servirait après la messe !
La gourmandise, autre péché qui vaut
l'enfer ! Et que dire au marguillier ?
Vraisemblablement un mensonge ! Cela
fait beaucoup pour se présenter devant
saint Pierre et lui demander de tourner
la clef quand on a fini son temps sur
terre !*

*Comme il sortait de l'église, arriva le
marguillier portant un chat raide mort :*

*– Monsieur le curé, votre chat a glissé
sur la toiture et s'est rompu le cou !*

*Le curé, savait que son chat était
voleur comme une pie et n'en pensa pas
moins :*

– Ai trobat ton gal estavanit pel jardin.
L'avèm sagnat per que se pèrde pas.
Vendràs minjar la sopa de la Maria a la
maison doman !

A sègre.

Gérard MARTY

(D'après une histoire contée par un ami champenois retiré en Périgord)

– J'ai trouvé ton coq évanoui dans le
jardin, nous l'avons saigné pour ne pas
le perdre. Tu viendras demain manger
la soupe de Maria !

À suivre.

ONTE PIERILHA AGUÈT PAUR. (Seguda)

'Quos èra nonmas sos petits ausels que
vesiá dejà engulhats sus una bròca de
galaja, demb de petits bocins de lard,
que costián sus las brasas, e 'quò sentiá
bon, e tot sol dins la nuèit, Pierilha
soriguèt.

Dintrèt ben leu dins lo bòsc. Son pè
fasiá petar las bròcas jos la neveja. Sus
un casse una choita cantèt. Mai
avançava, mai los buissons se fasián
espés. Tot d'un còp, abans d'arribar a la
comba Sent Maur, Medòr partiguèt sens
que Pierilha posquèsse lo retenir.

–Espècia de falordás, onte qu'òs que
vas còrre ? Voles resta 'quí !

Mas i aguèt res a far, Medòr era partit.

Pierilha se'n fasiá pas, car saviá que
son chen coneissiá los bòques melhor
que degun pus e que saupriá ben tornar.

Pierilha 'nava totjorn, se lavant, se
baissant en permenant son falòt de
drecha e de gaucha davant sègas e
buissons. Tot d'un còp sus la branca de
ginèbre d'una sèga, veguèt una quinzena
de passerats e de pinsons. Las pauras
petitas bèstias èran totas las unas contra
las autras. Pierilha s'arrestèt doçament.
La luna aviá desaparegut. Dins la comba
fasia pus fred que dins lo camin. Un petit
vent se levèt. Òm entendíá res pus,
nonmàs en lai una choita que cantava.
Pierilha levèt son falòt per bien gaitar
sa "brocheta" come disiá.

Pas una branca non lo geinava aqui.
Òm auriá dit que los ausels avián causit
la plaça per attendre Pierilha.

OÙ PIERROT EUT PEUR.

*Il pensait seulement aux petits oiseaux
qu'il voyait déjà enfilés sur une
brochette avec des morceaux de lard qui
cuisaient sur les braises et cela sentait
bon : tout seul dans la nuit, il sourit !*

*Bientôt, il entra dans le bois. Son pied
faisait craquer les branches sous la
neige. Sur un chêne une chouette
chanta. Plus il avançait et plus les
buissons devenaient épais. Tout à coup,
avant d'arriver à la combe de Saint-
Maur, Médor partit sans que Pierrot
puisse le retenir.*

– Espèce de fada, où vas-tu courir ?
Veux-tu rester ici !

Mais rien à faire, Médor était parti.

*Pierrot ne s'en faisait pas car il savait
que Médor connaissait les bois mieux
que personne et qu'il saurait bien
revenir.*

*Pierrot allait toujours, se levant, se
baissant en promenant sa lanterne de
droite à gauche devant les ronciers et
les buissons. Tout à coup, sur une
branche de genièvre, il vit une quinzaine
de moineaux et de pinsons. Les pauvres
bestioles étaient blotties les unes contre
les autres. Pierrot s'arrêta doucement.
La lune avait disparu. Dans la combe,
il faisait plus froid que sur le chemin.
Un petit vent se leva. On n'entendait
plus rien, seulement, par là-bas, une
chouette qui chantait. Pierrot leva sa
lanterne pour bien observer sa
"brochette", comme il disait.*

*Là, aucune branche ne le gênait. On
aurait dit que les oiseaux avaient choisi
cette place pour attendre Pierrot.*

– Té, sès 'quí, Medòr ! 'Qu'èra pas la pena de partir tan viste per venir nonmàs 'quí. Anem, ten te prèste.

Lo toton veniá de veire los uèlhs brillhants de Medòr que lusissián de l'autre costat de la sèga ; e la paleta comencèt a tustar e Pierilha comptava : un, dos, tres, quatre... 'Qu'èra magnific ! La paleta ne'n mancava pagun... dètz, onze, dotze, trèze... los dos autres s'envolèron.

– Bà ! dit Pierilha, per de ser quò's dejà pas tròp mal, los autres 'quò sirá per un autre còp, pas vrai Medòr ?

Mas Medòr s'èra botat a ronhar d'una estonenta façon.

– Que quò's que a ? se dit Pierilha.

Aprochèt son falòt dels boissons per gaitar son chen.

– Nom de Diu ! 'quò n'èra pas Medòr. 'Quò èra una bèstia enorme, al pial negre, als uèlhs lusents, a las pòtas trossadas que ronhava en gaitant lo toton Pierilha. 'Quela bèstia 'quò èra lo lop ! lo lop de la comba Sent Maur, 'quel lop terrible qu'aviá minjat vint-e-cinq anhels dins lo canton. 'Quel lop dont tot lo monde parlavan, mas que degun n'aviá poscut veire, ni aprochar.

Ò ! qu'èra lo lop terrible qu'èra davant Pierilha a lo gaitar, lo paralisant.

Pierilha lo vesíá dejà que s'aprovava un pauc mai, e el, sa paleta d'una man e son falòt de l'autra, podiá far res. Lo lop ronhava de pus en pus fòrt. Pierilha se visquèt perdut. Las susor li montèron, se botèt a tridolar de peur e de fred. Podiá pas mai bolegar un pè qu'una man. Lo vent bufèt pus fòrt, la neveja tornèt tombar e aquel lop dabans, que se lecava las pòtas...

Mas Pierilha tornava trobar sas idèias e pensava dejà a fugir per darrièr.

– *Tiens, tu es là Médor ! C'était bien la peine de partir si vite pour en arriver là. Allons, tiens-toi prêt !*

Tonton venait de voir les yeux brillants de Médor qui luisaient de l'autre côté du roncier. La palette commença à frapper et Pierrot comptait : un, deux, trois, quatre... c'était magnifique ! La palette n'en manquait aucun... dix, onze, douze, treize... les deux autres s'envolèrent.

– *Bah ! Pour ce soir ce n'est déjà pas si mal, les autres ce sera pour une autre fois, pas vrai Médor ! se dit Pierrot.*

Mais Médor s'était mis à grogner de manière étonnante.

– *Qu'as-tu donc ? dit Pierrot.*

Il approcha sa lanterne des buissons pour mieux regarder son chien.

– *Bon Dieu ! ce n'était pas Médor. C'était une bête énorme, au pelage noir, aux yeux luisants, aux babines retroussées qui grognait en regardant tonton Pierrot. Cette bête, c'était le loup ! Le loup de de la combe de Saint-Maur, ce loup terrible qui avait mangé vingt-cinq agneaux dans le canton. Ce loup dont tout le monde parlait mais que personne n'avait pu voir ni approcher.*

Oh ! c'était le terrible loup qui était là, devant Pierrot, à l'observer et qui le paralysait .

Pierrot le voyait s'approcher déjà un peu plus, et lui ne pouvait rien faire, sa palette d'une main et sa lanterne de l'autre. Le loup grognait de plus en plus fort. Pierrot se vit perdu. Les sueurs lui montèrent puis il se mit à trembler de peur et de froid. Il ne pouvait remuer un pied pas plus qu'une main. Le vent souffla plus fort, la neige se remit à tomber et, en face, ce loup qui se léchait les babines...

Mais Pierrot qui reprenait ses idées, pensait déjà à fuir par derrière.



Illustration Jacques Saraben

Quauquares darrìer el se botèt à ronhar tanben...

Volguèt remudar un pè... Milla Gus !
Quauquares darrìer el se botèt a ronhar
tanben. Un' altra bèstia que se botèt a li
chinar las culòtas. 'Queste còp quò, èra
pus moien de fugir. La fumela èra
venguda aidar lo loup.

Quelque chose derrière lui grogna aussi...

*Il voulut remuer un pied...Mille Gueux !
Quelquechose derrière lui grogna
aussi : une autre bête qui se mit à lui
renifler les pantalons. Cette fois, plus
moyen de fuir. La femelle était venue
aider le loup.*

Pierilha podiá totjorn pas bolegar. Un lop davant, un lop darrièr e res a la man, nonmàs 'quela paleta e 'quel falot. Sas cambas flaquerejon e dejà sentiá lo lop de darrièr que li gafava la cambas e lo de davant que li sautava a la gòrja. Las doas bestias ronhavan totjorn de pues en pus fòrt.

Pierilha escapèt sa paleta, la testa li virèt, escapèt son falòt, mas en tombant lo falòt esclairèt la bestia de darrièr e Pierilha reconeguèt son chen, Medòr...

Mas lo còp aviá estat tròp fòrt. Lo toton tombèt dins la neveja sens coneissença...

Sus una branca, una choita cantava al clar de luna. 'Quela choita qu'aviá cantat tota la nuèit e que saviá qu'el, Pierilha 'nava morir. Lo lop lo teniá a la gòrja, lo sarrant tan fort que podiá pus credar...

Mas Pierilha tornèt a el... I aviá pas de choita, fasiá negre, nevejava, pus de lop, pus de chen... Se tornèt levar. Al fond del bòsc, entendèt que 'quò se batiá, mas 'quò fugissiá... Aurá quò èra luenh... e res pus.

En arribar se coijèt, mas posquèt pas durmir. Quand barava los uèlhs, vesíá los del lop que lusián dins lo negre e entendíá Medòr que japava totjorn. Medòr, son bon e brave chen que jamai degun pus tornèt veire.

Quand lo toton nos contava 'quela istòria, totjorn per la Sent Silvestre, vesiam doas gròssas grumilhas que colavan sus sas gautas, car Medòr son bon e brave chen, l'avetz comprès, s'èra fait minjat per lo lop en salvant lo toton.

Lo toton disiá tanben que pendent ben de las annadas, entendèt, la nuèit de la Sent Silvestre, son chen e lo lop que se batián totjorn...

Pierrot ne pouvait toujours pas remuer. Un loup devant, un loup derrière et rien dans la main, seulement cette palette et cette lanterne. Ses jambes fléchirent, déjà il sentait le loup de derrière lui mordre les mollets et le loup de devant lui sauter à la gorge. Les deux bêtes grognaient de plus en plus fort.

Pierrot laissa échapper sa palette, la tête lui tourna. Sa lanterne lui échappa aussi mais en tombant, elle éclaira l'animal de derrière et Pierrot reconnut son chien Médor...

Le loup avait été le plus fort. Tonton tomba sans connaissance dans la neige...

Sur une branche, une chouette chantait au clair de lune. Cette chouette qui avait chanté toute la nuit et qui savait que lui, Pierrot, allait mourir. Le loup le tenait à la gorge, le serrant si fort qu'il ne pouvait plus crier...

Mais Pierrot revint à lui... Il n'y avait pas de chouette, il faisait sombre, il neigeait, plus de loup, plus de chien... Il se releva. Au fond du bois, il entendit qu'on se battait mais cela fuyait. Maintenant, c'était loin... puis plus rien.

Au retour, il se coucha mais il ne put dormir. Quand il fermait les yeux, il voyait ceux du loup qui brillaient dans le noir et il entendait Médor qui aboyait toujours. Médor, son bon et brave chien que personne ne revit plus.

Quand tonton nous racontait cette histoire, toujours à la saint Sylvestre, nous voyions deux grosses larmes couler sur ses joues, car vous l'avez compris, Médor, son bon et brave chien s'était fait manger par le loup en sauvant tonton.

Tonton disait aussi que pendant bien des années, il entendait, la nuit de la saint Sylvestre, son chien et le loup qui se battaient toujours...

Jean René Bousquet

E oblidatz pas :

Lo dosen Taulièr dels Autors Occitans, «**TAUTÒC**», se debanarà a DAGLAN, Dordonha (a quelques quilomètres al miègjorn de Sarlat) lo dimenje 27 de setembre de 2009, de 2 oras a 6 oras del ser.

Aquela manifestacion acampará un qinzenat d'autors de libres e disques amb, a l'entamenada, una animacion amb dos jogaires de viòla.

La velha, lo dissabte 26 de setembre a 3 oras de l'après-miègjorn, lo Sergi Irondèla contarà l'istòria pintoresca d'un vilatjon occitan.

E tot aquò es a gratis.

Et n'oubliez pas :

La deuxième exposition des Auteurs Occitans, "TAUTOC" se tiendra à Daglan, Dordogne, à quelques kilomètres au sud de Sarlat, le dimanche 27 septembre 2009 de 14 à 18 heures à la salle des fêtes.

Cette manifestation réunira une quinzaine d'auteurs de livres et de disques avec au début, une animation par des joueurs de vielle.

La veille, le samedi 26 septembre, à 15 h, Serge Irondèla racontera l'histoire pittoresque d'un petit village occitan.

Tout cela gratuitement.

ASSOCIATION "LAS BONAS LENGAS"
Sur La Font 24250 DAGLAN Tél: 05 53 28 44 77
lbl.daglan@laposte.net



Baptême de la cloche "Marie-Laurence" par Monseigneur Mouïsse, évêque de Périgueux et Sarlat

(Photos Josette MARTY)

Mise en place de la cloche "Marie-Laurence" sur le clocher de l'église de Conne de Labarde le 9 mai 2009 à 15 heures.

La cloche avait été fondue lors des "Métallies" à Saint-Aubin-de-Lanquais le 17 août 2008 (Le "Chalelh" y reviendra).



Mise en place de la cloche

UNE DEMEURE DE CARACTÈRE : LA PÉCHÈRE.

Sur la route de Limeuil au Bugue et avant d'entamer une descente ombragée, on passe devant une porte monumentale, avec battants en fer forgé portant des écus héraldiques. Cette entrée laisse apercevoir une longue allée bordée de charmilles au fond de laquelle on devine une demeure avec toits en ardoises et échauguettes. Pour l'adolescent que j'étais, lorsque je passais là en allant au cours complémentaire, l'ensemble paraissait assez romantique pour y placer la demeure où le Grand Meaulnes avait fait une mystérieuse rencontre au cours d'une escapade nocturne non moins mystérieuse.

Les années ont passé et le propriétaire actuel a bien voulu dévoiler ses archives au "Chalelh" et dissiper une partie du mystère.

Tatareau termine sa dernière campagne d'Afrique le 16 novembre 1844 comme chef d'état-major de la division de Constantine avec le grade de colonel. Il est célibataire et âgé de 49 ans, compte 19 années de campagnes dans les expéditions les plus prestigieuses de l'époque. Il est officier de la Légion d'honneur, titulaire de 2 décorations espagnoles et a été fait chevalier de l'ordre du Sauveur en Grèce. Au cours des expéditions, sauf en Grèce, il a reçu de nombreuses citations. Ses rapports ont été appréciés et ses qualités de rédacteur reconnues.

Le rapport de l'Inspection générale du 12 septembre 1844 de la Division de Constantine est fort élogieux envers le colonel Tatareau.

Il signale une constitution physique "robuste apte au service actif", des mœurs "parfaitement honorables", une instruction générale "variée et solide", des connaissances en "espagnol, italien et anglais". La conclusion du rapport ne laisse aucun doute sur l'aptitude à servir du chef de l'état-major de la division de Constantine : "capable - intelligent - rédige à merveille - connaît bien tous ses règlements et sait les appliquer - a la pratique de la guerre et sait profiter de son expérience sur le terrain - travailleur infatigable - remarquablement solide au feu - excellent chef d'état-major à tous égards - officier des plus méritants".



Le maréchal Bugeaud

La lecture de ce rapport laisse perplexe car on peut se demander si le colonel Tatareau a reçu tout l'avancement qu'il méritait.

Le 16 janvier 1841, le maréchal Bugeaud, alors Lieutenant Général, Gouverneur Général de l'Algérie avait écrit au Ministre de la Guerre : " En Afrique et en France j'ai entendu faire un grand éloge des qualités militaires et

du savoir de M. le chef d'escadron d'état-major Tatareau ; tous les officiers généraux sous les ordres desquels il a servi sont unanimes sur son compte. On ajoute qu'il a été un peu oublié.

Je prends la liberté, Monsieur le Maréchal, d'appeler votre attention sur cet officier distingué, très propre à faire un bon chef d'état-major. Je serais heureux de pouvoir lui apporter son brevet de lieutenant-colonel."

Le ministre de la guerre est le Maréchal Jean-de-Dieu Soult (1769-1851) qui a gagné ses galons pendant les guerres révolutionnaires et napoléoniennes. Il a été surnommé "le premier manœuvrier de l'Europe". Il est maréchal d'Empire et fait duc de Dalmatie en 1808 par l'Empereur. Il a fait allégeance successivement à tous les gouvernements et servira de même Louis-Philippe pour réformer l'armée puis en tant que ministre de 1840 à 1845.



Le maréchal Soult

On notera le ton ferme de la lettre au ministre, Bugeaud semblant considérer cette nomination comme acquise.

En effet, d'Algérie le 29 mars 1841, Bugeaud informe son ministre qu'il a remis à Tatareau l'ordonnance royale du 10 mars officialisant sa nomination au grade de lieutenant-colonel. Mais au lieu de le mettre en disponibilité, comme le prévoyait l'ordonnance, il le désigne comme chef d'état-major de la division de Tittery et Bugeaud termine ainsi sa nouvelle lettre : "J'ai l'honneur de prier votre Excellence de vouloir bien approuver cette désignation".

Ce fait accompli suscite quelques remous au Ministère de la Guerre. Le chef de bureau fait au Ministre, le 16 avril 1841, un rapport dans lequel il rappelle le nombre considérable d'officiers d'état-major employés en Afrique : 38 non compris 6 capitaines et 13 lieutenants attachés à des régiments.

Il souligne que le budget de 1841 ne prévoyant que 2 lieutenants-colonels, Tatareau est en surnombre. Cependant, comme en compensation, il n'y a qu'un colonel, le chef de bureau propose au ministre de mettre Tatareau à la disposition du Gouverneur Général de l'Algérie.

Bugeaud a donc obtenu ce qu'il désirait mais on ne trouve pas là d'explication sur les raisons de l'oubli de notre brillant officier supérieur.

Faut-il y voir une conséquence d'une bien curieuse demande de congé exceptionnel faite le 23 juillet 1835 ?

À cette époque Tatareau est capitaine, aide de camp du général d'Erlon, Gouverneur Général de l'Algérie. Jean-Baptiste Drouet, comte d'Erlon, engagé volontaire sous la Révolution était devenu général sous l'Empire.

Charles X le rappela et la monarchie de Juillet le nomma Gouverneur Général de l'Algérie en 1834. Il n'y resta qu'un an, son action contre Abd el-Kader étant jugée insuffisante.

Tatareau sollicite donc du Gouverneur Général la faveur d'un congé de 5 mois "des affaires personnelles m'appelant à Naples".

Cette demande intervient au moment où le Gouverneur va quitter l'Algérie.

Mais le capitaine Tatareau formule une sollicitation supplémentaire : "ma position de fortune m'oblige toutefois à exprimer exceptionnellement la demande qu'il ne soit pas délivré sans solde."

Nous retrouverons ultérieurement cette référence à sa fortune qu'il estime insuffisante.

Le rapport de l'inspection générale de 1844 dont il a déjà été fait mention attribue au colonel Tatareau une fortune de 3 000 francs de rente ! Cette somme est difficile à apprécier en 2009.

Rappelons toutefois que Tatareau a acheté le domaine de la Pêchère en 1850 pour la somme de 55 000 francs payable en 3 fois sur 3 ans. Il est vrai qu'à cette date Tatareau est marié et a pu bénéficier de la fortune de sa femme.

Bien entendu la sollicitation du capitaine Tatareau sera transmise au ministère de la Guerre et donnera lieu à un rapport du général adjoint au Directeur. Dans son analyse, l'adjoint au Directeur rappelle que l'ordonnance du 19 mars 1823 stipule que les congés accordés pour se rendre à l'étranger ne donnent droit à aucune solde.



Une photographie du général Tatareau par un photographe bordelais

Une exception ne pourrait être faite qu'en cas de mission mais il n'y en avait aucune à lui confier ! En conclusion, le rapporteur propose d'accorder le congé demandé sans solde et de présenter ce congé au ministre.

En fait, il ne semble pas que Tatareau ait pris ce congé. Après le retour en France du général d'Erlon, il est mis à la disposition du maréchal Clauzel qui a succédé à d'Erlon en Algérie.

Tatareau terminera ses campagnes d'Afrique alors que Bugeaud est Gouverneur Général en Algérie et le restera jusqu'en 1847. Nous avons vu l'intervention du Gouverneur pour lui faire obtenir le grade de lieutenant-colonel en 1841.

Le grade de colonel lui a été attribué trois ans plus tard, le 14 avril 1844 et il n'est pas inopportun de penser que Bugeaud s'étant déjà penché sur son cas, continuait à ne pas l'oublier.

Gérard MARTY

À suivre.

SUR VOTRE AGENDA

ALLES-SUR-DORDOGNE

3^e Rencontre des Artistes aux Salveyries : le samedi **18 juillet** à partir de 15 h organisée par "Mémoire et Traditions en Périgord" avec présentation des œuvres d'artistes peintres, dessinateurs, sculpteurs, photographes, écrivains et musiciens sur le thème : "Chemins, sentes et sentiers en Périgord" - Visite gratuite.

Fête votive: le dimanche **9 août**, animations sur la plage de Sors, repas traditionnel le soir, bal et feux d'artifice.

Soirée occitane: le vendredi **2 octobre** à 20 h 30 organisée par la "Jeunesse Alloise" films en occitan sous-titrés en français réalisés par Gérard Marty, entracte avec châtaignes blanchies et vin bourru, puis le groupe folklorique "Los Botarels" de Monpazier et animation musicale par les "Amis d'Alles".

LE BUISSON-DE-CADOUIN

Estivalivre le mercredi **5 août** présentation des livres par les auteurs et éditeurs et livres anciens.

5^{es} RENCONTRES MUSICALES EN PAYS DE CADOUIN ORGANISÉES PAR ARCADES :

- à **Bouillac le 16 août** à 21 h à l'église : musique de chambre.

- à **Calès le 17 août** à 21 h à l'église : musique de chambre.

- à **Urval le 19 août** à 18 h visite gratuite du village, exposition de peinture, apéritif ; à 19 h "Assiette du Festival" au Bar Brasserie "le Sheffield" à contacter au 06 28 71 89 37 ; à 21 h : Jazz

- à **Limeuil le 20 août** à 18 h visite commentée gratuite du village ; 21 h : Jazz au Parc du Château.

- à **Badefols le 21 août** à 15 h à la salle des fêtes : Pierre et le loup, conte musical pour enfants (4 et 8 euros).

- à **Paleyrac le 21 août** 18 h promenade musicale gratuite dans le village ; à 20 h 30 à l'église : musique de chambre.

- à **Molières le 22 août** à 21 h à l'église : musique symphonique.

- à **Cadouin le 23 août** à 21 h en l'abbatiale : musique symphonique.

Entrées aux concerts : 12 euros, tarifs réduits, gratuites pour les enfants

ARCADES : 05 53 23 86 22 ; 05 53 74 07 38

DAGLAN : samedi 26 septembre 2009 à 15 h, histoire d'un petit village en occitan ; **dimanche 27** exposition des auteurs et chanteurs occitans : TAUTOC organisée par l'association "Las bonas lengas".

LO CHALELH

Bulletin de liaison de l'Association

Mémoire et Traditions en Périgord

Rédaction : Josette et Gérard MARTY avec l'aimable participation de bénévoles.

Les Salveyries

24480 ALLES-SUR-DORDOGNE

Téléphone : 09 65 28 20 51

Courriel : marty.salverio@wanadoo.fr

PRODUCTION de l'Association
"Mémoire et Traditions en Périgord" :

"Lo Chalelh" abonnement annuel :
(13 euros)

LIVRES

"KG, Prisonnier de guerre" de

Fernand MARTY (13 euros)

"Souvenirs d'ailleurs" de Pierre GÉRARD (10 euros)

"Tibal lo Garrèl : e la carn que patís" de Louis DELLUC édition en occitan et français (20 euros)⁽¹⁾

DVD

"Si parliam occitan" scènes de la vie paysanne en occitan (Sous-titrées en français) (13 euros)

"Vilatges dau Périgord" reportages en occitan sur Meyrals, Calès et Limeuil (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Brava Dordonha"

Reportages en occitan sur Alles et Paunat (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Tèrmes dau Perigòrd"

Reportages en occitan sur Redon Espic et Cadouin. (Sous-titrés en français) (10 euros).

⁽¹⁾Nous mettons à disposition la 1^{ère} partie de "Tibal Lo Garrèl : l'arma que sagna" aux éditions de l'Hydre (14 euros 50)